

Philippe Parreno au Palais de Tokyo

Sous les feux de la rampe

De notre correspondante
Clotilde Escalle, Paris

Philippe Parreno investit entièrement et de façon inédite le Palais de Tokyo. Il déroule son exposition comme un long scénario, un work in progress de part en part de l'édifice, jouant avec son histoire, les strates du temps, l'occupant de ses fantômes et de ses apparitions.

Jamais les notions d'absence et de présence n'ont été étirées à ce point, à la limite entre automates et personnages, comme si le réel se transformait sous nos yeux en fiction et la fiction peu à peu prenait corps, nous emportant sur le territoire d'un rêve éveillé. A la lumière des néons, les visiteurs, comme autant d'acteurs et de mirages participent à cette vaste scène, et déambulent, en allant de l'autre côté du miroir.

„No more reality“

Depuis ce jeu de chausse-trappes, la perception est à son acmé, et par le son, l'image, se met en place une étrange scansion qui nous accompagne longtemps. Ainsi des pianos, animés de place en place de façon mécanique, jouent „Pétrouchka“ de Stravinsky; les mouvements rythment les séquences de l'exposition et travaillent les alternances de lumière et d'obscurité.

Le slogan d'une vidéo, clamé par des enfants, sur des écrans monumentaux, et volant par fragments dans nos regards, donne le ton: „No more reality“, crient-ils, tandis que nous les rejoignons de bon cœur. Effectivement la réalité semble ici se désincarner. Nos oripeaux laissés sur le seuil, nous nous affranchissons de

l'anecdote, de toute linéarité, pour plonger dans des gouffres habités, inconscients, imaginés, rêvés, qu'importe, puisque, enfin, nous y sommes.

Sur le thème ensorcelé des marionnettes de „Pétrouchka“ et la variation virtuose des mouvements au piano, comme invités à un concert et à un spectacle d'automates, nous baignons dans la démultiplication des images et des techniques, comme une mise au point sans cesse réélaboree de ce qui se trame là. Pour Philippe Parreno (né en 1964, vit et travaille à Paris) l'exposition est un objet en soi, un travail de la forme autant que du fond.

Ce parcours initiatique déroule de longs fantasmes, une mélancolie qui pleure l'absence humaine et dresse, non sans humour, d'étranges créatures, comme Annlee, personnage manga dont Philippe Parreno et Pierre Huyghe ont acheté les droits à un studio japonais, en 1999, pour se donner la liberté d'imaginer sa vie, celle-ci étant écrite par une vingtaine d'artistes. Annlee apparaît sur grand écran, s'adresse à nous, invente sa vie, et devient alors le signe d'une collectivité d'artistes, une collectivité à inventer à chaque fois, afin de ne pas tomber dans le piège égotique de l'artiste livré à son image et de travailler en interaction.

L'exposition est donc ouverte, et sont conviés, entre autres, Dominique Gonzales-Foerster, avec sa Bibliothèque clandestine, 2013, Tino Seghal qui donne à incarner Annlee par des jeunes filles pendant toute la durée de l'exposition, Mikhail Rudy qui joue de manière invisible Pétrouchka, tout ces souffles s'entremêlant de manière évidente.

„L'exposition“, écrit Philippe Parreno, „est conçue comme un espace scripté, comme un auto-

mate, produisant différentes temporalités, un rythme, un parcours, une durée. Le visiteur est guidé à travers les espaces par l'apparition et l'orchestration de sons et d'images ... Une chorégraphie mentale“.

L'espace de l'exposition devient un lieu d'interrogation pour l'artiste, un espace virtuel, où se posent les questions de l'espace et du temps, de la fiction et du réel, de l'image fixe et de celle en mouvement. Philippe Parreno travaille également l'imaginaire populaire, avec Annlee, mais aussi Zinedine Zidane. Film réalisé par Douglas Gordon et Philippe Parreno, „Zidane: A 21st Century Portrait“, 2006, ce portrait en temps réel du joueur de football Zidane, lors d'un match, a été tourné avec dix-sept caméras focalisées uniquement sur celui-ci. Ici le film est présenté sur dix-sept écrans correspondant à chacune des dix-sept caméras. Le son passe d'un écran à l'autre en suivant le montage du film. Autant dire que nous sommes fascinés par l'écran, et que la silhouette de Zidane, démultipliée ainsi, a quelque chose d'irréel, de trop grand, d'impossible à marier avec la réalité.

Depuis cette réalité impossible s'agitent des fantômes. Sur une scène ronde et vide, dans une rotonde, devant laquelle se déplace un mur de son, est projeté le bruit des pas des danseurs de la troupe Merce Cunningham. Et dans ce jeu d'apparitions et de disparitions, dans une autre salle, il y a des dessins inachevés, fantômes des projets passés de Parreno, des affiches phosphorescentes, seulement visibles dans le noir, après avoir été exposés un court temps à la lumière.

De la même façon, il est amusant de voir l'exposition des dessins de John Cage et Merce Cun-

ningham, qui a eu lieu en 2002 à New York. Chaque jour, de façon aléatoire, l'un des dessins de la série Ryoanji de John Cage est remplacé par un dessin de Merce Cunningham. Ceci pour montrer combien l'art est une conversation, un acte d'amour.

Des ombres révélées

Magnifique pièce également que celle, assez incroyable, vibrante comme une place des fêtes inédite, de Danny La Rue (2013). Philippe Parreno réunit ici pour la première fois, en une seule installation, seize Marquees.

Ce sont des sculptures faites de lumières, réglées selon les mouvements de Pétrouchka, et qui clignent dans un immense espace vide, transformant les spectateurs en ombres un instant révélées. La seule difficulté est parfois pour le visiteur de supporter l'effet stroboscopique des lumières,

ces clignotements des néons qui donnent le fil du Palais de Tokyo, depuis ses entrailles jusqu'à l'entrée.

Philippe Parreno place également son travail du côté de la parole et du langage. Autre moment fort, celui du film „Marylin“, 2012. A la façon du Nouveau roman, depuis un écran monumental, gros plan sur l'intérieur d'une suite de l'hôtel „Waldorf Astoria“ de New York, sur des détails de l'ameublement, un bouquet de fleurs, la pluie battante, à l'extérieur. Une voix flotte là-dessus, une écriture court sur le papier à lettres de l'hôtel, on suit du regard la formation des lettres. Tout est là de manière impeccable et chaleureuse. Jusqu'à ce que nous découvriions le subterfuge, un ordinateur recrée la voix de l'actrice, et un robot son écriture. C'est une drôle de sensation, alors, d'avoir plongé dans un autre univers, tout à fait plausible, jusqu'à la dernière image. A la fin,

sur l'écran devenu blanc se projettent encore une fois nos silhouettes, comme si nous étions à notre tour les acteurs d'un temps autre.

Cette mise en abîme de l'espace de l'exposition, de notre propre univers mental, est une expérience unique, d'où émergent une parole, un lieu, un temps différents, dont nous serions alors les vrais dépositaires. Entre automates et êtres incarnés, l'illusion est mince.

Philippe Parreno
„Anywhere, anywhere out of the world“

Jusqu'au 12 janvier 2014

Palais de Tokyo
13, avenue du Président Wilson
75116 Paris
www.palaisdetokyo.com



Courtesy Galerie Esther Schipper (Berlin)

Des pianos, animés de place en place de façon mécanique, jouent „Pétrouchka“ de Stravinsky